

FIN 2014 ET DÉBUT 2016, DES NATURALISTES ONT EXPLORÉ LE MONT ITOUPÉ

Guyane : à la recherche d'espèces inconnues

Une mission scientifique a recensé la faune et la flore du deuxième plus haut sommet de Guyane. A la clef : 3 400 espèces, réservant son lot de découvertes ! Texte Marie Mangez - Photos Aurélien Brusini/Hemis.fr



Drôle de museau fousseur pour ce crapaud mi-taupe, mi-grenouille (*Synapturanus* sp.), déjà aperçu au Brésil et en Guyane.



Cette espèce d'opilion ou faucheux (arachnide sans soie ni venin) a été observée pour la première fois.



Le papillon *Symmachia technema* (ici, un mâle) s'est, pour une fois, laissé photographier.

Culminant à 830 mètres d'altitude, le mont Itoupé est bordé à l'ouest par la plaine de la Waki, aussi vaste qu'inexplorée. Seules traces humaines visibles aux alentours : les saignées sur les troncs d'arbre, souvenir des récoltes de latex au XIX^e siècle.



Des myrmécologues installent des pièges à fruits pour attirer les fourmis.

De l'hélicoptère, un océan vert s'étale à perte de vue. Au cœur de cette jungle, fragment de l'Amazonie guyanaise, un relief singulier attire l'œil : le mont Itoupé, également appelé sommet Tabulaire. C'est vers ce lieu sauvage, situé à 80 km de Saül, village le plus proche, que se dirige l'engin volant. Une tache d'un brun-ocre se détache soudain au milieu du tapis de végétation : la *drop zone*, clairière d'une cinquantaine de mètres de large sur 80 de long. Accompagnés par le vacarme assourdissant des pales qui soulèvent dans l'air humide des nuées de poussière, les voyageurs peuvent enfin fouler le sol de cette forêt tropicale à nuages. Plongée dans la brume neuf mois sur douze, la canopée d'Itoupé, c'est-à-dire l'étage supérieur de la forêt, est considérée comme l'un des écosystèmes les plus riches au monde. En cause, un microclimat frais et humide, qui a permis à la montagne de « servir de refuge à certaines espèces lors des épisodes de sécheresse qu'a connus l'Amazonie il y a plusieurs millions d'années », explique Bertrand Goguillon, chef du service Patrimoine naturel et culturel du parc amazonien de Guyane, à l'initiative de la mission Itoupé II. Ce qui fait de cette forêt sommitale une « zone témoin », précieuse pour le travail des scientifiques.

Des hamacs, quelques tables de bois recouvertes de bâches : une quarantaine de chercheurs a rejoint le camp rudimentaire, dont des botanistes, des entomologistes, mais aussi des myrmécologues (spécialistes des fourmis) et des géodrilologues (spécialistes

La mission, c'est aussi cohabiter avec les scorpions et les mygales

des vers de terre). Ils sont venus passer deux semaines sur place, en ce mois de novembre 2014, dans le cadre d'une série de missions initiée en 2010 par le parc amazonien de Guyane. Leur objectif : recenser et comparer les espèces en fonction de l'altitude (entre 200 et 800 m) et de l'humidité, l'un des versants étant plus exposé au vent que l'autre. Parcourant méthodiquement la jungle touffue, les chercheurs traquent également, avec assiduité, toute espèce potentiellement inconnue.

Pour Mélanie Roy, mycologue au laboratoire Evolution et diversité biologique à l'université Paul-Sabatier de Toulouse, cette tâche n'est pas la plus ardue : « Dans mon domaine, quasiment un spécimen sur deux appartient à une espèce nouvelle pour la science ! » Les souches de bois mort qui parsèment la forêt, reliquats des nombreux arbres tombés à cause du vent, constituent un terrain d'exploration privilégié pour la



A la nuit tombée, des nuées de papillons sont attirées par un drap blanc éclairé.

scientifique. « La particularité du mont Itoupé, deuxième plus haut sommet du département, c'est qu'on y trouve des espèces d'altitude, exceptionnelles pour la Guyane », explique-t-elle.

Avant l'arrivée des scientifiques, dix agents du parc amazonien ont débarqué pour préparer le terrain

Dans les hauteurs de la forêt retentit le son métallique de l'oiseau-cloche, suivi comme en écho par le cri des singes hurleurs roux. Un grondement perpétuel s'offre aux oreilles des scientifiques, la voix de cette jungle bruisant de mille sons. Sur le flanc est du mont, le plus humide, la forêt semble se refermer sur leurs pas, contraignant parfois les travailleurs à sabrer la végétation pour dégager le sentier. Peu avant l'arrivée de l'équipe, dix agents du parc amazonien ont été débarqués au beau milieu de la jungle, rejoignant ensuite l'emplacement du camp après quatre heures de marche à la boussole, afin de préparer le terrain et débayer la *drop zone*, laissée en friche depuis la précédente mission. C'est à eux que l'on doit le tracé parfaitement rectiligne des layons, ces chemins s'étalant sur près de 10 km, dans lequel les scientifiques s'acheminent à présent : un moyen de mieux s'orienter, mais aussi de faciliter la mise en place des divers protocoles.

Car, loin de l'image d'Epinal de l'aventurier esseulé traquant au hasard sa voie à coups de machette, l'exploration du mont Itoupé se déroule en réalité « de façon très standardisée », affirme Greg Lamarre, entomologiste à l'Inra. « Les botanistes passent les premiers



Les botanistes réalisent des herbiers, car le mont Itoupé présente une végétation dense à l'est, sèche et clairsemée à l'ouest.



Les pièges d'interception, dits « pièges passifs », permettent de capturer une large gamme d'insectes volants : mouches, guêpes, abeilles, coléoptères...

et inventorient les arbres sur chacune des neuf parcelles d'environ 2 ha. Une fois ce travail terminé, nous, les entomologistes, passons sur ces mêmes parcelles ». Ils y disposent, à différentes altitudes, un cortège de pièges, dont des cheminées de toile blanche suspendues à hauteur d'homme, dans lesquelles Greg Lamarre place des fruits fermentés pour attirer les papillons. Un peu plus loin, une surface vitrée agrémentée d'une gouttière en plastique permet d'intercepter en vol une large gamme d'insectes. A la tombée de la nuit, les entomologistes dressent dans une zone dégagée un vaste drap blanc, éclairé par deux ampoules alimentées grâce à un groupe électrogène. Sur ce piège lumineux viendront se poser des nuées d'insectes nocturnes.

L'étape, longue et fastidieuse, du tri et de l'identification des espèces peut prendre plusieurs années

Outre la collecte, les créatures étudiées sont également prises en photo sous tous les angles. Vivre avec de tels colocataires n'est pas de tout repos. L'un des membres de l'équipe a ainsi été piqué par un scorpion qui s'était lové sur son sac à dos au petit matin... Un médecin accompagne heureu-

sement l'équipe, afin de gérer au mieux les aléas de cette cohabitation. Du haut de leurs 30 cm, les *Theraphosa blondi*, plus grosses mygales du monde, font également partie du paysage. Cela ne perturbe guère les botanistes : ils ont installé dans le camp leur « séchoir », support recouvert d'une toile sur laquelle ils disposent les échantillons qui sèchent grâce au réchaud à gaz ou à pétrole placé sous la structure. Mélanie Roy, quant à elle, a découvert « deux espèces d'orchidées extrêmement rares, dont une est présente uniquement dans quatre points en Amérique du Sud », s'enthousiasme-t-elle. Aussi rares que les fougères arborescentes, qui se développent abondamment sur les hauts plateaux. Ces derniers recèlent parfois de mauvaises surprises, comme Aurélien Brusini, photographe de la mission, a pu en faire l'expérience... « Je voulais photographier un crotale du Brésil, narre-t-il en riant, quand je me suis soudain retrouvé face à un nid de guêpes assez peu cordial ! » Suivant les pas des scientifiques, il continue d'immortaliser par son objectif la population si cosmopolite du mont Itoupé. Une population qui, en dépit de deux missions successives, reste encore difficile à quantifier précisément. « L'étape du tri et de l'identi-



Les mycologues ont trouvé des champignons rarissimes dans le sous-bois riche en plantes lianescentes, lichens et mousses.

fication, longue et fastidieuse, est encore en cours, et peut prendre plusieurs années », souligne Greg Lamarre.

En attendant, l'inventaire se poursuit. En janvier dernier, une dizaine de chercheurs, notamment des herpétologues (spécialistes des amphibiens et des reptiles) sont retournés sur les lieux. Malgré une météo anormalement sèche pour la saison, donc peu favorable à la détection des amphibiens, l'équipe a mis au jour plusieurs espèces inconnues. Par exemple, un surprenant batracien fouisseur à l'aspect improbable, rappelant la taupe, dont la capture s'est révélée particulièrement épique. « Cette espèce chante sous la terre lors de grosses averses. Il faut donc nous imaginer en pleine nuit, sous la pluie, creuser la terre à mains nues... C'était *la Nuit des morts-vivants*, comme dirait un de mes collègues », s'esclaffe Antoine Fouquet, herpétologue au CNRS Guyane. La collecte de l'*Anomaloglossus*, autre espèce probablement nouvelle, fut également laborieuse : « On a diffusé des enregistrements de chants, auxquels les mâles répondent en général sans se méfier, afin d'effectuer un premier repérage auditif. Puis il a fallu se rapprocher avec moult précautions pour ne pas alerter les bestioles et pouvoir s'en emparer », décrit l'herpétologue. Avant de préciser : « Mais on en a tout de même capturé trois ! » Une potentielle espèce de plus parmi les quelque 3 400 recensées au total dans ce lieu unique. ■